

24 JOURS

Ruth Halimi / Émilie Frèche

24 JOURS

La vérité
sur la mort d'Ilan Halimi

suivi de

La mort d'un pote

Points

24 jours : la vérité sur la mort d'Ilan Halimi

© original : Éditions du Seuil, 2009

La Mort d'un pote

© Éditions Points, 2014

ISBN 978-2-0212-9328-9

© Éditions Points, 2014, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

On me demande souvent pourquoi je me suis intéressée à l'assassinat d'Ilan Halimi. À son calvaire. Pourquoi j'y ai consacré les deux livres qui suivent, ainsi que le scénario de *24 jours*, le film d'Alexandre Arcady. On me demande aussi, presque chaque fois, si moi-même je suis juive.

Longtemps, cette question m'a indisposée, mise en colère. Je ne comprenais pas cette curiosité à l'égard de mes origines, ni ce que celles-ci pouvaient dire de mon engagement. Pourquoi les gens avaient-ils tant besoin de savoir ? Me considéraient-ils plus légitime à écrire sur le calvaire d'un Juif si je l'étais moi-même ? Et si je ne l'étais pas, trouvaient-ils cela suspect de s'investir dans une telle cause ? Cette question, il me semble que personne ne me l'aurait posée il y a vingt ans, et je crois que c'est pour cette raison précise que « l'affaire Ilan Halimi » m'a tout de suite habitée. Parce qu'elle nous disait – par la composition du gang des Barbares (black, blanc, beur) comme par le divorce opéré dans la société au sujet de sa dimension antisémite – combien nous avions changé d'époque. Nous n'étions plus dans la France de mon enfance, celle où la xénophobie sévissait bien sûr, mais où, en parallèle, il existait une sorte d'union sacrée des minorités contre le Front

national, notre ennemi à tous, et où le fait d'être juif, catholique, musulman, athée, bouddhiste n'influençait en rien notre façon d'être antiraciste : quelle que soit la communauté à laquelle nous appartenions, nous combattions la haine. Avec cette affaire, je comprenais à quel point les choses avaient changé : non seulement c'était des jeunes issus de l'immigration et non pas un facho d'extrême droite qui s'attaquaient à un Juif, mais en dépit de la revendication antisémite de Youssouf Fofana, nombreux trouvaient encore le moyen de dire qu'il ne s'agissait là que d'un crime crapuleux. Un nouveau chapitre de l'histoire de l'antiracisme venait de s'ouvrir : celui de la concurrence victimaire et des guerres de mémoire. Dans ce contexte, dénoncer l'antisémitisme, ce n'était plus lutter contre la haine ; c'était prendre parti pour les Juifs.

Au-delà du supplice d'Ilan, c'est cet échec de l'antiracisme, et la victoire corollaire du communautarisme dans sa forme la plus abjecte qui m'aura en premier lieu, et immédiatement, fait prendre la plume. J'écris donc *La Mort d'un pote* en quelques jours, à partir de tout ce que je peux trouver dans la presse sur le sujet, et le texte paraît en mai 2006 aux éditions du Panama, soit trois mois après la mort d'Ilan. Ce n'est pas un texte sur l'affaire elle-même, mais une longue tribune sur la France ; sur ce que ce drame, à la manière d'un révélateur en photographie, nous dit de notre pays. Huit ans sont maintenant passés, et il m'a fallu le relire pour les soins de cette édition. Je lui ai trouvé beaucoup de défauts. Teinté d'émotion et de colère à trop d'endroits, parfois aussi de naïveté, j'ai voulu le reprendre, le corriger, le réécrire, mais j'ai finalement décidé de le laisser tel quel et ce, pour deux raisons. La

première tient à sa nature même : écrit « à chaud », ce texte rend compte de mon état d'esprit à ce moment-là, du choc énorme que provoqua chez moi la mort d'Ilan, et qui fut partagé par beaucoup de Français. Or, à l'heure où tout s'est empiré, où la quenelle¹ sévit à l'entrée d'Auschwitz, entre les stèles du Mémorial de la Shoah à Berlin, devant les synagogues, l'école Ozar Hatorah de Toulouse où en 2012 des enfants ont été assassinés à bout portant parce que juifs, à l'heure où la parole raciste n'a jamais été autant libérée et où les actes xénophobes sont en constante augmentation quelles que soient les communautés visées², la colère, finalement, est une réaction saine. Une façon de dire aux ennemis de la République que nous ne baisserons pas les bras, et pour reprendre les mots de notre ministre de la Justice, Christiane Taubira, que nous descendrons « dans l'arène disputer pied à pied, pouce par pouce l'espace de vie commune (pour) faire reculer cette barbarie ricanante, la refouler, (et) occuper le terrain par l'exigence et la convivialité ».

La deuxième raison pour laquelle je n'ai pas réécrit *La Mort d'un pote*, c'est que c'est ce texte-là, dans cette version, qui a touché Ruth Halimi et lui a donné envie de me rencontrer. *La Mort d'un pote* marque donc le début de notre amitié, mais aussi d'une longue aventure qui, trois ans plus tard, me fera prendre la plume pour écrire avec elle *24 jours*, puis son adaptation cinématographique

1. Salut nazi inversé.

2. La Commission nationale consultative des droits de l'homme a enregistré une augmentation de 58 % des actes antisémites sur l'année 2012. SOS Homophobie a enregistré 645 plaintes en 2012 contre 249 en 2011 et la violence anti-musulmane a augmenté de 28 % en 2012.

en 2012. Écrit à la première personne, *24 jours* est le récit d'une mère qui aura vécu la torture de voir son fils enlevé, séquestré, massacré pendant trois interminables semaines et qui aura assisté, face à cela, à l'impuissance de la police. Ce témoignage, c'est la seule voix de Ruth. La voix d'une souffrance universelle, celle d'une mère qui pour son enfant ne peut rien – que tous ceux qui doutent des dangers que la haine fait courir à notre pays puissent l'entendre.

Émilie Frèche
Paris, le 5 janvier 2014

Ruth Halimi / Émilie Frèche

24 JOURS

La vérité
sur la mort d'Ilan Halimi

Le devoir d'une mère

L'humidité glaciale de ce jour perdu dans l'hiver nous transperce les os et nous oblige à baisser la tête. J'aurais souhaité pouvoir me tenir droite, mais nous regardons nos pieds qui s'enfoncent dans la boue. La pluie est tombée toute la semaine. Les allées du cimetière se sont fondues aux sépultures. À chaque instant, nous craignons de trébucher et, dans l'obscurité, nous avançons à petits pas, en nous donnant la main, telle une bande de clandestins.

Pourquoi a-t-on choisi l'aube pour nous autoriser à exhumer le corps d'Ilan ? N'aurions-nous pu le sortir d'ici en plein jour et à la vue de tous ? J'aurais voulu que tous nous voient déterrer mon fils assassiné à l'âge de vingt-trois ans, mais la préfecture de police nous a convoqués ce mercredi 7 février 2007 à six heures du matin, et Ilan quittera le cimetière de Pantin comme il a quitté la vie : sans faire de bruit. Lorsqu'ils l'ont retrouvé, il y a tout juste un an, il n'était même pas capable de prononcer son prénom. Il gisait nu le long d'une voie de chemin de fer, seul un râle sortait de sa bouche. Son crâne était rasé, ses mains ligotées, son corps entièrement marqué de brûlures. Deux policiers m'ont dit : madame, même à un animal, on ne fait pas ce qu'ils lui ont fait.

Sa stèle est la vingt et unième de la troisième rangée dans l'allée des Sycomores. Nous l'atteignons enfin et tentons de former un petit cercle autour d'elle. Le « premier cercle », la famille, les meilleurs amis, ceux et celles qu'Ilan aimait réunir lorsqu'il soufflait les bougies de ses années nouvelles. Envolées. Comment est-ce possible que nous soyons là pour lui, sans lui ? Dans ce matin si froid et si noir, comment est-ce possible... Le rabbin entonne une prière. Il chante, mais j'ai le sentiment qu'il pleure tant sa voix est faible. À moins que ce ne soient mes propres sanglots qui la déforment ? Je les entends résonner au-dedans de moi-même, et je serre les poings dans le fond de mes poches pour les empêcher d'éclater. Je veux être digne, c'est tout ce qu'il me reste. Je regarde au loin. Je fixe les petits carrés de lumière qui s'allument ici et là dans les barres d'immeubles bouchant l'horizon, j'imagine qu'ils sont des veilleuses par centaines brûlant pour Ilan. Partout ailleurs, la nuit s'obstine. Si hostile qu'elle nous oblige à abréger cette cérémonie. Le rabbin accélère, et ses paroles s'envolent dans le bourdonnement de la ville que le vent nous apporte par rafales. Il n'y a pas de quiétude dans ce cimetière de la région parisienne, pas de paix, pas de silence, rien qu'une rumeur sourde et incessante qui entrave le repos des morts. Sans doute est-ce pour cela que j'ai désiré enterrer Ilan à Jérusalem... Je l'ai souhaité tout de suite, dès le début, c'était pour moi une évidence. Mais son père et ses sœurs pensaient différemment. Ils voulaient le garder près d'eux, pouvoir lui rendre visite chaque fois qu'ils en ressentaient le besoin. Ilan a donc été inhumé ici, à Pantin, le vendredi 17 février 2006.

Des centaines de personnes étaient venues ce matin-là

pour lui dire un dernier au revoir, peut-être un millier, comment savoir ? Il y avait tant de gens que je ne connaissais pas, et tant d'autres que je n'avais pas revus depuis des années... Je crois que chacun songeait à son fils, à son frère. Oui, chacun devait imaginer son enfant dans ce cercueil, à la place du mien. Un tel frisson d'angoisse parcourait la foule.

Je suis revenue sur la tombe d'Ilan en mars, en avril, en mai, et puis tous les autres mois jusqu'à ce mercredi 7 février qui est le premier anniversaire de sa mort. Tout au long de cette année, je n'ai jamais abandonné l'idée de transférer sa dépouille en Israël. J'estimais que c'était mon devoir, en tant que mère, d'offrir à mon fils un repos que je jugeais impossible ici. Car c'est ici, sur cette terre, qu'Ilan a été affamé, battu, blessé, brûlé. Comment reposer en paix sur une terre où vous avez tant souffert ? Cette question, à laquelle ni mes filles ni mon ex-mari n'ont rien eu à répondre, nous a persuadés que Jérusalem devait être sa dernière demeure.

Deux silhouettes qui étaient jusque-là restées en retrait s'avancent sur la tombe et je me demande qui sont ces hommes. Des parents, des amis ? Juste des croque-morts qui viennent à coups de pioche déterrer mon fils. Chaque impact me fait l'effet d'une contraction, et la violence avec laquelle ils labourent mon ventre, de façon si régulière, me fait croire un instant, pauvre folle, qu'Ilan va sortir de terre tel qu'il est sorti de mon ventre. Je me dis tiens bon, sois courageuse. Je ne lâche pas des yeux les deux garçons qui tirent sur les cordes pour hisser le cercueil d'Ilan, j'entends le bois heurter les parois du caveau et, comme au jour de sa naissance, il me faut hurler pour échapper à cette

douleur. Oui, je hurle. De toutes mes forces. De toute mon âme. Mais le cri d'une mère qui accouche ne ressemble en rien à celui d'une mère exhumant son fils : celui-ci est un cri sans délivrance.

Le cercueil d'Ilan atteint enfin la surface. Je regarde, sans y croire, cette longue boîte passer à la hauteur de nos visages telle une ombre gigantesque. Est-ce possible que mon enfant soit dedans ? L'enfant que j'ai porté, mis au monde, nourri au sein ? Est-ce possible que ce corps-là soit désormais une « dépouille » ?

Les croque-morts l'engouffrent dans le corbillard, et les portes se referment dans un claquement métallique. La voiture démarre doucement, puis s'éloigne et je pense ça y est, c'est fini. Ilan s'en va. Ilan quitte le cimetière de Pantin, il quitte Paris, il quitte la France et, vous qui l'avez massacré, vous ne pourrez plus jamais lui faire de mal. Je suis venue le chercher pour cette raison, maintenant je le sais, je l'ai sorti d'ici parce qu'un jour vous serez libres, et que vous auriez pu venir cracher sur sa tombe.

Un vendredi soir sur la terre

C'est une belle journée d'hiver. Les soldes viennent de commencer, l'excitation des Parisiens confère à la ville une atmosphère pleine d'énergie. Je profite de mon heure de table pour faire quelques boutiques et, chez *André*, je trouve une paire de boots pour Ilan. J'en avais repéré d'autres, plus belles, dans la vitrine d'un chausseur sur le chemin de mon travail, mais elles coûtaient une fortune et je n'en ai pas les moyens. J'espère que celles-ci lui plairont, les articles soldés ne sont pas échangeables. La vendeuse me conseille d'ailleurs de revenir avec mon fils, mais je crains qu'il n'y ait plus sa pointure, et les lui prends.

Comme chaque fin de semaine, je quitte ce vendredi mon bureau de bonne heure, je m'arrête au supermarché afin d'acheter trois bricoles pour le soir, puis je rentre aussitôt chez moi préparer le dîner du shabbat. C'est un rituel auquel je ne renoncerais pour rien au monde car depuis que mes enfants ont grandi, seul ce repas m'assure de les voir tranquillement. Ève et Ilan habitent toujours la maison, mais ils ont vingt-cinq et vingt-trois ans, ils mènent leur vie. La semaine, je les croise en coup de vent. Quant à Déborah, ma fille de vingt-quatre ans, elle ne vit plus sous notre toit. Elle

s'est mariée il y a deux ans et m'a donné une ravissante petite-fille, Noa.

Nous occupons le même appartement depuis toujours, au deuxième étage d'un immeuble ancien, dans un quartier populaire de l'Est parisien. C'est un modeste trois-pièces avec une seule chambre pour mes enfants, mais nous y sommes heureux. Déborah, Ève et Ilan y ont grandi, ils apprécient ce coin vivant de la capitale et sa population métissée.

Chargée de courses, je remonte l'avenue en cherchant machinalement du regard la fenêtre de notre salon, entre les branches dénudées des marronniers. J'espère y apercevoir Ilan. Lorsqu'il rentre avant moi, il me guette et descend pour m'aider à monter les provisions. Son papa est parti quand il avait deux ans, alors c'est un peu l'homme de la maison. Aujourd'hui, personne n'est au balcon, et je me souviens soudain que mon fils vient de reprendre, il y a tout juste quinze jours, son ancien emploi dans une boutique de téléphonie du boulevard Magenta. Il ne termine qu'à dix-neuf heures, je n'ai aucune chance de le trouver chez nous en milieu d'après-midi.

En effet, l'appartement est désert, et je profite de ces quelques heures en solitaire pour me mettre immédiatement au travail. Le shabbat est une fête. C'est le plus beau des jours, celui que les Juifs accueillent comme le fiancé reçoit sa bien-aimée : dans la joie et l'allégresse. Bien que je ne sois pas une pratiquante orthodoxe, je respecte ce rite. Il m'offre l'occasion de dresser une jolie table, de réunir ma famille, et de cuisiner les plats que ma grand-mère me mijotait jadis, des mets aux saveurs de mon Maroc natal. La préparation de ce repas me demande du temps, et je

suis encore occupée à mes fourneaux lorsque Ève glisse la clef dans la serrure.

Ma fille aînée ressemble comme deux gouttes d'eau à Ilan, on les croyait jumeaux lorsqu'ils étaient gamins. Tous deux ont les cheveux aussi noirs que du jais, des yeux pétillants, un sourire qui leur mange le visage. Cependant, Ève est bien plus petite que son frère ! Elle est rentrée tôt car pour l'instant elle ne travaille pas. Elle cherche un emploi dans le domaine des ressources humaines et, malgré les nombreux CV qu'elle a envoyés, les réponses tardent à venir. Cela ne manque pas de l'angoisser.

– Déborah et David ne viennent pas dîner ? me demande-t-elle en voyant nos trois couverts dans la salle à manger.

– Non, ta sœur m'a téléphoné il y a cinq minutes, Noa est grippée. Elle préfère ne pas la sortir, on ira déjeuner chez eux demain.

Ilan arrive un moment plus tard, vers sept heures un quart, sept heures et demie. Je ne sais si c'est parce qu'il est le seul homme de la maison mais, quand il passe la porte, on dirait que la vie reprend vraiment. À nouveau, l'appartement résonne de bruits familiers et de sa voix plus forte que la nôtre. Comme tous les jeunes gens, mon fils sème un peu de lui dans chaque pièce, son portable, sa paire de clefs, les paroles du dernier tube qu'il fredonne gaiement.

– Où est Noa ? s'inquiète-t-il à son tour en remarquant que sa petite nièce n'est pas là.

– Fais pas cette tête, tu la verras demain ! lui répond Ève.

Ilan esquisse une petite moue déçue qui ne manque pas de nous faire sourire, il se débarrasse de son blou-

son de cuir, puis vient nous rejoindre dans le salon. Machinalement, je lui demande comment s'est passée sa journée. Il n'a pas l'air soucieux, mais je me doute qu'il n'est pas emballé d'avoir réintégré ce poste de vendeur. Il ne s'y est résolu que parce qu'il a un besoin urgent de gagner correctement sa vie. L'agence immobilière dans laquelle il travaillait précédemment ne lui assurait pas un salaire suffisant, il en avait assez de ne rien pouvoir s'offrir.

– Alors, comment s'est passée cette journée ?

Ilan hausse les épaules, l'air de dire rien de spécial. Il tait le remplacement qu'il a assuré dans l'autre magasin que possède son patron sur le boulevard Voltaire. Il n'évoque pas non plus la jolie brunette qui est entrée spécialement dans sa boutique pour lui demander son numéro de téléphone. Pourquoi m'en parlerait-il ? Ce n'est sans doute pas la première fois qu'il se fait draguer, et puis il a une petite amie... Depuis plus d'un an, Ilan sort avec Mony, une belle jeune fille asiatique qui vit à deux pas de chez nous. Je ne l'ai rencontrée que deux ou trois fois, mais je pense que mon fils y est attaché. En tout cas, il dort plus souvent chez elle que chez nous.

– Je ne comprends pas pourquoi tu as repris cet emploi. L'année dernière, tu disais que la téléphonie n'était pas un métier pour toi, tu as donné ta démission pour te lancer dans l'immobilier, et maintenant, tu y reviens ?

– Je n'ai pas le choix, me répond Ilan que cette conversation agace.

Je devrais me taire, le laisser faire sa propre expérience, mais je suis sûre qu'il perd son temps et j'insiste :

COMPOSITION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2014. N° 116673 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE